

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, angle Condé et Bienville.

Inséré at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Direction (N, NE, E, SE, S, SW, W, NW) and Temperature (Fahrenheit, Centgrade).

La Réunion des Vétérans Confédérés.

La ville de Mobile se prépare à recevoir les vétérans confédérés, ces survivants de la guerre entre les Etats du Sud et du Nord de l'Union américaine.

Avril ramène chaque année cette réunion qui, jamais n'a lieu dans la même ville successive.

Il y a quelque chose de touchant dans la rencontre de ces vieux guerriers dont les rangs s'éclaircissent de plus en plus.

Est-il de satisfaction plus douce, de félicité plus légitime que de fouiller dans son passé et d'y trouver des actes qui vous grandissent à vos yeux et aux yeux de vos semblables?

C'est ce qu'ont fait les hommes que l'on verra ces jours prochains dans la ville alabamienne.

Mais si la rencontre de ces glorieux débris d'une des guerres les plus sanglantes des temps modernes, a son côté réjouissant, elle a aussi son côté attristant.

qui restent, le grand désolant qu'est le temps n'en fait pas d'autres.

Pour les jeunes, elle est une grande leçon; elle leur apprend ce qu'ont fait leurs aînés pour la patrie; de quel héroïsme ils se sont montrés capables et son service, les uns lui sacrifiant leur vie, les autres se faisant morceler, c'est à dire laissant sur les champs de bataille au bras, une jambe, et tous subissant les mêmes privations, partageant les mêmes émotions.

La Mobile se mettra en frais pour offrir à ses hôtes l'hospitalité la plus large, la plus cordiale, et elle aura raison, car il n'est pas d'honneurs que ne méritent ces braves.

Elle recevra en même temps que les vétérans, les fils et filles de ceux-ci, et de ces filles, un grand nombre par leur présence, rehausseront l'éclat de la fête, y apporteront la gaieté et l'en-tretien.

Léopold II et la musique.

Léopold II, qui comprit tant de choses, n'entendait rien à la musique. Il l'avait prise en grippe dès sa plus tendre enfance; sa première leçon de piano, qu'il reçut de Théodore Solvan, fut aussi la dernière.

Après de nouveaux compliments, le roi se retira enchanté. A la Monnaie, les soirs d'opéra, sa loge restait presque toujours vide.

Quant il était obligé d'y paraître, il semblait au supplice. On ne le vit heureux qu'une fois. On jouait "Rigoletto", autrement dit "le Roi s'amuse"; cette ironie le fit beaucoup rire.

Il raconte que, vers la fin de sa vie, Léopold II parut reprendre du goût pour la musique. Il faisait venir à Laeken des élèves du Conservatoire; il les accueillait bien, leur offrait même le thé.

Dans ces concerts intimes, on lui jouait des œuvres légères, morceaux d'opérette ou de ballets. Il avait une prédilection pour un ballet de Léo Delibes: "Quand les chats sont partis".

QUELQUES TRAITS DE M. ROOSEVELT.

Un homme d'Etat anglais à qui, après un voyage aux Etats-Unis, l'on demandait ses impressions, se ré-pondit:

— J'y ai vu deux prodigieux chefs-d'œuvre de la nature: le Niagara et Théodore Roosevelt. Evènement, si, blâcé comme elle est, la vieille Europe suit avec curiosité la visite de ce grand Américain, ce n'est point parce qu'il a été Président des Etats-Unis. Ce n'est pas le fonctionnaire qui intéresse: c'est l'homme.

Et ce sentiment de sympathie personnelle est un fait général quand il s'agit de Roosevelt. Dans une école de l'Ouest j'ai entendu une maîtresse poser cette question à la plus jeune de sa classe: — Comment s'appelle le chef du gouvernement? Des voix répondirent en chœur: — Roosevelt.

— Mais quel est son titre officiel? Le même unisson cria: — Teddy! Et voici un propos caractéristique, recueilli à la Maison Blanche: Un père avait amené son petit garçon dans cette résidence.

Et enfin, cet enthousiasme d'un petit "chasseur" de douze ans, n'a été depuis la veille dans le service du chef du gouvernement et qui tremble d'émotion dans l'antichambre. La sonnette tinte. Le petit frappe, ouvre, entre, sort. Il va voir Roosevelt. Le Président lui a parlé. Il jette sa casquette en l'air et s'écrie: — Sapsis! Quel chic type! C'est déjà beaucoup d'avoir les enfants pour soi.

— Sapsis! Quel chic type! C'est déjà beaucoup d'avoir les enfants pour soi. Interrogez n'importe quel hôte à qui le Président a donné audience. Tous répondront du même air satisfait: — Roosevelt a été particulièrement aimable pour moi.

Nous autres nous avons l'habitude de juger les gens sur leur rang social, leurs occupations, leurs vêtements. Roosevelt n'a pour rien de ce qui est visible. Il ne sait pas comment un homme nom: il ignore ses prétentions. Seule, la personnalité morale de son interlocuteur compte pour ce démocrate idéaliste, pour cet amateur d'âmes. L'homme pour lui n'est pas un numéro de série, c'est un être qui pense, qui souffre, qui se déçoit, qui voudrait plaire, et surtout qui a besoin qu'on ait foi en lui.

— C'est admirable, dit Roosevelt, de faire triompher ses principes dans des élections, mais il est infiniment plus précieux d'être vaillamment dans sa vie de tous les jours, cette sympathie et cette confiance mutuelles, basées non pas sur des relations directes entre hommes, dont le résultat est une politique meilleure, plus humaine et plus efficace.

Pour faire passer ses théories dans la pratique, il a fallu que Roosevelt eût non seulement le cœur qu'on lui connaît, mais une volonté de fer. Il est le saint Paul de la démocratie.

— Il ne suffit pas, en effet, dit-il, de penser hautement; il faut agir, travailler. Il ne suffit pas d'être bon, il faut encore être fort. Aimer son prochain et avoir confiance en lui... Cela semble très simple. C'est pourtant le

meilleur du secret de cet empire mystérieux que Roosevelt exerce sur tous ceux qui ont contact avec lui... Que ne peut-on en dire! On est sincère, toujours sincère? L'audace surprenante de cet homme d'Etat américain ont toutes pour envers des convictions intransigeantes. Et, au bout du compte, qu'est-ce qui étonne, qu'est-ce qui déconcerte plus que la vérité?

Mais ce fils d'une jeune république ne croit pas seulement au droit de l'individu: il prêche aux femmes la maternité, aux hommes les devoirs familiaux. Démocrate dans ses moelles, il abhorre celui qui, dans la crainte d'être pris pour un aristocrate, n'ose pas être poli.

Dans une ville du Wyoming où il paraît en plein air, devant trois mille personnes, Roosevelt aperçut un vieux soldat estropié qui, au premier rang, écoutait debout. Le Président s'arrêta au milieu de son discours et dit: — Je continuerai quand ce vieux patriote aura pu s'asseoir.

Une autre fois, au bord des forêts canadiennes, il s'adressait à des villégiés qui, un jour, pour une expédition de chasse, lui avaient fourni un excellent guide nommé "Bill Sewall". Roosevelt s'avance sur la plate forme et dit: — Si Bill Sewall se trouve dans l'auditoire, qu'il vienne déjeuner avec moi.

Cet ancien président des Etats-Unis est d'avis qu'il faut distinguer entre le respect de l'homme et le désir de flatter la galerie. Il dit en propres termes: — Je suis démocrate, mais je n'ai aucune patience avec l'homme qui néglige les simples courtoisies de la vie, croyant par là faire sa cour à certains préjugés vulgaires.

Théodore Roosevelt est d'une bonne famille américaine qui s'est établie depuis plus de deux cents ans aux Etats-Unis. Son père, ses oncles étaient des financiers distingués qui se sont occupés à New-York de philanthropie et de l'amélioration des conditions sociales. A cet héritage de "vie intense" vint s'ajouter pour lui ce que l'Amérique enferme de grâce et de traditions aristocratiques, du fait de sa mère, une des plus délicieuses figures de cette Georgie où toutes les femmes ont du charme.

Né en 1859, Roosevelt a été président des Etats-Unis à quarante-deux ans. Il avait vingt-cinq ans lorsque, au lendemain de son premier triomphe politique, il écrivit à un de ses amis: — Ne croyez pas que le succès me fasse perdre la tête. Je ne suis pas vieux encore, mais j'ai beaucoup vécu. J'ai connu des douleurs trop amères et des joies trop parfaites pour pouvoir jamais me réjouir ou me désespérer pendant longtemps d'une défaite ou d'une réussite.

Roosevelt est un chrétien, un galant homme et un Américain type. — Contentons-nous, dit-il, de faire le possible. Ceux qui visent l'impossible n'atteignent généralement rien du tout.

Et ailleurs: — Il faut travailler ferme, jouer ferme et se reposer ferme. C'est aux prises avec la vie elle-même, dans la discipline qu'impose la liberté, que Roosevelt s'est forgé cette solidité de caractère et de principes. Ce ne sont ni le politicien, ni le chasseur africain, ni l'écrivain, ni le réformateur qui nous attirent à lui: c'est l'homme épris de justice et ouvert à la compassion. Que vous le trouviez dans son grand cabinet de travail à la Maison Blanche, au milieu des souvenirs que lui ont envoyés tous les souverains du monde, ou que vous le visitiez dans sa petite bibliothèque à Oya-

ter Bay, où il vous montre ses trophées de chasse, ses éditions préférées de Froissart et de Mistral, c'est tout un. Vous êtes réconforté par la présence de cet homme de bien, et vous emportez, en le quittant une provision de courage, le désir de faire plus, d'être meilleur.

Ce grand homme a beaucoup d'ennemis, sans doute, mais on ne se rappelle pas avoir jamais entendu dire qu'il ait perdu un ami. Il se laisse conseiller de part et d'autre; il agit toujours selon ses convictions intimes. Il y a quelques années, dans une conversation sur la politique orientale avec M. Root, son ministre de la guerre, Roosevelt, dit: — Il ne faut pas oublier que le ministre de la guerre est seulement un poste de secours et que le portefeuille important est tenu par le ministre de la paix, Théodore Roosevelt.

Sans doute sa politique a tous jours été l'honnêteté en dedans, la paix au dehors, mais la paix intransigeante, celle que l'on assure par la force. — Mieux on sera armé, dit-il, moins il y aura de guerre.

Et l'on a raconté qu'au moment de la catastrophe de San-Francisco, quand l'empereur d'Allemagne manifesta l'intention de venir au secours de la ville détruite, Roosevelt aurait murmuré, tout bas, sur le ton d'un conseil fraternel: — Que Guillaume garde donc son argent pour nous faire la guerre! B. VAN VORST.

Le peuple le plus leste.

S'il faut en croire le professeur Mac Grea, c'est celui des Indiens Séria, qui vivent près du Golfe de Californie. Ils sont quatre cents à peine et dédaignent comme inutiles les arcs et autres armes de jet. En rare campagne, leurs femmes et leurs enfants prennent tous les jours des lièvres à la main. Ce sont là des jeux puérils, indignes des guerriers. Ceux-ci s'attaquent aux antilopes, aux cerfs et aux taurins sauvages, qu'ils capturent à la course et ramènent comme de vulgaires bestiaux devant les huttes de la tribu. Le cheval le plus vite ne saurait se mesurer avec eux: ils font à pied les mêmes promesses qu'un cow-boy sur sa monture. Voici l'un des jeux favoris de cette peuplade: un enfant donne la chasse au cheval et le fait tourner en cercle sur une piste fermée pour le lancer à toute vitesse; on ouvre alors une des barrières: la bête se précipite dans la plaine; elle n'a pas fait cent mètres, que l'homme l'a attrapée; cinquante mètres plus loin, l'homme a saisi sur son dos, assis d'une main sa orièvre, de l'autre ses narines; elle tombe sur le sol, l'épine dorsale brisée. Aussitôt, toute la tribu, hommes, femmes, enfants, se ruent sur le cadavre et le dépecent. Puis on traîne à travers champs la dépouille du vaincu, dont bientôt il ne reste plus que le squelette et des débris de peau.

Evasion de voleurs.

Leavenworth, Kan., 21 avril — Cinq voleurs de trains se sont évadés de la prison fédérale, près d'ici, où ils étaient emprisonnés pour la vie. On en a rattrapé deux au bout de très peu de temps. A 11 heures les trois autres étaient cernés dans un fourré à une petite distance de la prison et on croyait pouvoir les capturer. Ceux que l'on a repris sont John Clark, de Tyler, Texas, et Bob Gideon, de Moscou, Idaho. Les autres sont, Thomas A.

Daling et Arthur Hewett de l'Oklahoma, et Frank Grigware, un des hommes qui arrêtaient un train de la malle de l'Union Pacific près de Omaha, l'autonne dernier.

L'évasion avait été très habilement préparée et elle a été exécutée avec beaucoup d'audace. Deux des condamnés étaient au travail dans l'atelier de menuiserie et les autres coiffeurs et ont travaillé quand une locomotive de manœuvre de l'Union Pacific a reculé dans la cour de la prison. Au son du sifflet les hommes se sont précipités dans l'enclos et menaçant l'ingénieur de fusils, ils ont sauté dans le cab et ont obligé le mécanicien à renverser sa machine.

La locomotive a été lancée à travers la porte de l'ouest et elle se dirigeait bientôt à toute vitesse du côté des bois. L'évasion ayant été apprise quelques minutes après, la sirène de la prison a prévenu les fermiers des environs de se mettre sur leurs gardes.

A un demi-mille de la prison les cinq hommes ont sauté à terre et ont gagné les bois. Clark et Gideon se sont séparés des autres et ont été pris. Pas un coup de fusil n'avait été tiré à 11 heures quand les gardes ont commencé à entourer le fourré où se cachaient les autres bandits. On croit que les forçats n'avaient pas d'autres armes que des fusils en bois peints fabriqués dans l'atelier de menuiserie.

L'accident de la mine Mulha.

Birmingham, Ala., 21 avril — Aucun des 41 ouvriers pris hier dans la mine de Mulha, près de Birmingham n'est en vie, et l'espoir encore conservé par quelques-uns des familles a dû être abandonné. Le surintendant de la mine, M. Jones, et un ouvrier du nom de Bonds, la tête recouverte de caques protecteurs ont fait une descente dans le puits principal ce matin de bonne heure, et en dépit de l'oxygène dont ils étaient abondamment fournis, ont falli être asphyxiés par les gaz mephitiques qui se dégagent en abondance des galeries.

Ils avaient déjà perdu connaissance lorsqu'on les remonta à la surface et leur premier mot en revenant à eux a été: "mort", ils sont tous morts. Sur les quarante-et-une victimes, quinze sont des blancs, les autres sont des hommes de couleur. Aucune explication satisfaisante de l'accident n'a été donnée jusqu'ici, mais on l'attribue généralement à une accumulation de grisou dans une des galeries.

Des scènes profondément tristes se sont déroulées toute la journée à l'entrée du puits principal. Des femmes convulsées par les sanglots, étreignant dans leurs bras des enfants en bas âge, imploraient des secours et réclamaient à grands cris les corps de leurs maris. Les directeurs de la mine sont arrivés dans le courant de la nuit de Birmingham accompagnés d'experts et ont ordonné que des mesures fussent prises pour ramener le plus rapidement possible les corps à la surface.

Washington, 21 avril — Le directeur du service géologique fédéral, a ordonné à l'équipe de sauveteurs de la station de Knoxville, Tenn., de se rendre immédiatement à la mine de Mulha, pour participer aux travaux de secours. Les membres de cette équipe sont tous munis de caques à oxygène qui leur permettent, espé et-on, de pénétrer dans les galeries.

Les autres sont, Thomas A.

Equipage sauvé.

Newcastle, N. E., 21 avril — L'équipage du paquebot Satara, de la compagnie de navigation des Indes Anglaïses, qui a fait côte sur des récifs hier, a été recueilli par le steamer Arara et débarqué ici aujourd'hui.

THEATRES. WHITE CITY.

Ce soir la direction de la Cité Blanche offre une soirée arçiale en l'honneur des délégués à la Convention annuelle des employés de chemin de fer. Le programme d'opérette sera augmenté de nombreux chants et monologues dits par les principaux membres de la troupe.

"Marth", le populaire opéra sera donné à partir de dimanche soir par la troupe de la Boston Ideal O, era Company, et tiendra l'affiche toute la semaine prochaine.

ORPHEUM.

L'excellent programme donné cette semaine à l'Orpheum est très apprécié des amateurs de vueudville. Le programme de la semaine prochaine comprend plusieurs nouveautés, entre autres le sextuor de Haven, le ventriologue Nobel, les frères Kroman, acrobates, etc. Ce programme sera inauguré lundi après midi.

CRESCENT.

Les habitués du Crescent vont en toute appludir chaque soir la jolie comédie "In the B-hop's Carriage", dans laquelle Mlle Longfellow tient avec distinction le premier rôle. Les deux dernières représentations qui seront données samedi clôtureront définitivement la saison 1910-10 au Crescent.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 par an; 6 mois \$6.00; 3 mois \$3.00.

EDITION HEBDOMADAIRE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$5.00 par an; 6 mois \$2.50; 3 mois \$1.25.

EDITION DU DIMANCHE. Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner doivent adresser aux marchands.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

LES DRAMES DE LA VIE

Sanglante Richesse

PAR GEORGES SPITZMULLER

TROISIEME PARTIE

INTRIGUE ET AMOUR

LES VICTIMES

famille qu'il avait spoliée, qu'il avait persécutée ensuite!... Comment oserait-il regarder en face la pauvre mère et ses enfants, auxquels il avait fait tant de mal?

M. Charbillier se raidit contre toute défiance. Il fallait payer d'audace! Ce fut donc d'une voix assez assurée qu'il demanda à Françoise, venue lui ouvrir: — Mme Vallon est-elle visible?

— La mère Leverdier l'avait reconu. Elle hérita... M. Charbillier remarqua ce mouvement. — C'est pour une affaire importante qui la concerne.

— Monsieur, c'est que nous avons un malade dans l'appartement. — Mme Vallon elle-même? — Non. Son fils.

— Je vous répète qu'il s'agit d'une chose urgente. Françoise disparut un instant et revint pour faire entrer l'ancien notaire du Havre.

M. Charbillier prit place sur un siège, et attendit. — Cela sent la gêne ici! pensa-t-il. Me proposition sera certainement bien accueillie.

Tout à coup il eut un treessellement brusque et se leva en sursaut, comme s'il par un ressort. En face de lui, le portrait du général de Vallombreuse paraissait le regarder fixement.

Le père de Solange retomba sur son siège, considérant, effaré, la toile dont il ne pouvait dé-

tacher ses regards. Ce saisissement se compliqua bientôt de terreur. Le général semblait lui crier: — Assassin!... Assassin!... O'était comme une apparition vengeresse... Charbillier, livide, trembla et détourna la tête.

A ce moment, la porte s'ouvrit et Mme de Vallombreuse entra. — Vous ici, monsieur!... Je m'en étouffe... Et elle froide-ment.

— Madame... babatina M. Charbillier sous l'empire d'une vive émotion... Madame... — Que venez-vous faire chez moi, monsieur!... M'apporter une nouvelle tristesse, sans doute!

— Non, madame. Je ne vous apporte pas la guerre ni la tristesse, mais la paix... et le salut. — Le salut? demanda Mme de Vallombreuse avec un dédain orodé.

A présent, le père de Solange avait repris possession de lui-même. — Madame, dit-il... l'autre jour j'ai été vis-à-vis de vous dur, cruel, injuste peut-être... Pardonnez-moi. J'étais mal renseigné sur votre compte... Aujourd'hui, je sais tout... Je connais vos malheurs immérités... Et je viens vous aider à triompher des injustices du sort.

— Vous, monsieur! — Moi... Cela vous surprend sans doute que je m'intéresse à

vous après ce qui s'est passé? — J'avoue, en effet, ne pas comprendre votre démarche. — Ne vous étonnez pas... Dans l'après tourbillon des affaires, au milieu de l'aridité des chiffres et dans l'incessant conflit des intérêts, le cœur finit par se durcir un peu... Mais cette dureté n'existe qu'à la surface.

A fond, je suis bon, aigri peut-être, car moi aussi, j'ai eu mes souffrances et mes détresses... Mais je sais compatir aux douleurs d'autrui. Et je viens vous le prouver.

— De qui s'agit-il? — De votre fils... Je veux faire quelque chose pour lui. — Mon fils serait, hélas! hors d'état de répondre à votre tardive bienveillance, monsieur. Depuis quelques jours j'ai tremblé pour sa vie... — Il est donc gravement malade?

— Grièvement blessé, à la suite d'un duel où il représentait son père et défendait son honneur, sa mémoire vénérée... — Son père!... babatina le père de Solange, subitement étroit par l'horrible passé... — Son père, reprit la veuve du général, dont un misérable a pris la vie et la fortune au Havre, le 9 avril 1871.

M. Charbillier ne répondit rien. Il faisait des efforts inouïs pour maîtriser son émotion.

En ce moment, il n'aurait pu articuler une parole.

Pourtant, extérieurement, il demeura impassible. Mme de Vallombreuse continua, comme emportée par le torrent de ses souvenirs: — Oui, le général de Vallombreuse, mon mari, a été assassiné... Un assassinat resté impuni... Mais, grâce à Dieu, la justice se fera... On connaîtra bientôt le nom du criminel. Mon mari sera vengé... Enfin!

— Ces paroles, prononcées sur un ton prophétique, jetèrent une ardeur de fièvre sur le front du meurtrier. — Vous savez donc son nom, madame? interrogea-t-il, haletant.

— Pas encore... Mais nous sommes à la veille de le connaître. L'ancien notaire respira. — Avez-vous porté vos soupçons sur quelqu'un?

— Non... — Mais alors? — Un témoin du crime s'est ré-velé à nous. Je dois le voir demain. Il me livrera le nom de celui qui a lâchement frappé le père de mes-enfants. Ah! monsieur, la justice est lente parfois, mais elle atteint toujours son but, toujours!

Ce fut un coup de foudre pour l'assassin du général, que cette véhément invocation à la justice imminente. — "Un témoin du crime!"... Boutterelle aurait donc parlé? Or il n'y avait pas eu d'autre

témoin que lui... Le propriétaire de l'avenue d'Antin restait écorché, anéanti... Ses tempes battaient, ses dents s'entre-choquaient. Un effroi irraisonné s'emparait de lui.

Pourtant il voulait répondre, essayer de recueillir une indication plus précise... Mais Geneviève de Vallombreuse entra et vint parler tout bas à sa mère.

— Excusez-moi, monsieur, dit-elle en se levant... Mon fils réclame mes soins. Veuillez m'attendre quelques minutes, je vous prie.

Elle sortit avec sa fille après avoir indiqué un siège à M. Charbillier. L'ancien notaire demeura seul. Seul avec l'épouvante qui glissait un frisson dans ses membres, — un frisson mortel... — Demain, nous saurons quel le main a frappé mon mari!... avait dit Mme de Vallombreuse.

Demain!... Le danger était plus grand, cent fois, qu'il ne le redoutait... M. Charbillier se sentait perdu... Demain!... Et là, devant lui, ce portrait, le général qui, sévère, plongeait son regard dans le sien... — Elle est datée du jour même. Et voici ce qu'il lit, avec une stupéur d'effroi: — "Monsieur Philippe Vallon, "Un hasard m'a appris que vous êtes le fils du général de Vallombreuse, qui a été assassiné l'année dernière. "On n'a jamais retrouvé le meurtrier... Mais moi je le connais, monsieur, et suis prêt à

affoiant! — Oh! pitit! cria M. Charbillier en mettant la main devant ses yeux, et en repoussant un fantôme imaginaire.

Pour échapper à l'hallucination affreuse, M. Charbillier s'éloigna du tableau. Il se rapprocha de la fenêtre, et machinalement, sans voir, regarda dans la rue.

Il frôla, en passant, un petit guéridon. Sur ce meuble, une lettre ouverte, une lettre qu'on venait de recevoir, sans doute. D'instinct, M. Charbillier y jeta les yeux...

L'écriture le surprind... Il croit la reconnaître... Mais oui, c'est celle de son ancien client!... Elle lui semble déformée un peu, comme cassée et malade; mais elle a conservé néanmoins tous ses caractères distinctifs.

D'ailleurs, la lettre, très courte — quelques lignes seulement — est signée: Boutterelle!

D'un coup d'œil rapide, l'ancien notaire, sans y toucher, la parcourut. Elle est datée du jour même. Et voici ce qu'il lit, avec une stupéur d'effroi: — "Monsieur Philippe Vallon, "Un hasard m'a appris que vous êtes le fils du général de Vallombreuse, qui a été assassiné l'année dernière. "On n'a jamais retrouvé le meurtrier... Mais moi je le connais, monsieur, et suis prêt à